

assez de raison pour imaginer le remede qu'il y falloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vassaux, comme un de leurs Dieux; & qu'il vouloit qu'on reverat ses injustices & ses violences, comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas luy proposer une entreprise aussi dangereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligés; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puissant: & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de pretendre acquérir son amitié, en luy vendant à un si haut prix le petit service qu'il luy avoit rendu.

Cortez entreprit de le consoler, en luy disant: Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans: mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabiflan, ceux qui se sentoient opprimés par quelque violence, le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederés, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter, ou ne le pourroit faire, lorsque luy & ses Soldats auroient entrepris de le protéger. Ils se separerent sur cette assurance; & Cortez donna aussitôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur, & l'esprit du Cacique, & sentant en luy-même une extrême joie de voir cet heureux acheminement à ses desseins, qui fortant alors, pour ainsi dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.



CHAPITRE IX.

Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabiflan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

Les Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens, se presenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regardoient comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un usage réglé, que les Seigneurs assistassent les armées de leurs alliez de cette espece de somniers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumés à marcher cinq ou six lieues avec leur charge. Le Païs que l'on découvrit en marchant, étoit fort agreable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë rejoüit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voïager en un si beau païs. Au coucher du Soleil ils trouverent un Hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabiflan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient luy servir de murailles, dans une situation tres forte par sa nature, dont toutes les avenues étoient étroites, & en pente fort roide: & quoyqu'elles ne fussent défendues de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirez, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens; & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place, où

les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, après un long prelude de reverences & de parfums, s'approchèrent, affectant de paroître en même-tems civils & assurés, & de déguiser leur crainte en respect; mouvemens aisez à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassura entierement, par ses caresses. Il leur fit present de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Après que ce regale leur eût ôté toute la fraieur qu'ils dissimuloient, ils dirent: *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein premedité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas; & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pu retenir ses Sujets épouvantés par cet exemple, & moins obligés que luy d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer. Mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déjà beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir, de servir de si braves gens, & de leur obeir en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assurance: & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bientôt, en ce que quelques familles revinrent dès la même nuit; & peu de tems après, la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celuy de Zempoala pour être son protecteur; & ils étoient tous deux portés par leurs Courtisans, sur une espece de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin; après quoy ils tomberent d'eux mêmes sur les plaintes contre Motezuma, representant vivement, & quelquefois avec des larmes, les tyrannies & les cruautés de ce Prince, l'oppression de ses Peuples, & le desespoir de sa Noblesse. A quoy Zempoala ajoûta cette conclusion: *Ce monstre est si superbe & si fier, qu'après nous avoir appauvris & épuisés par ses impôts, s'enrichissant de nôtre misere, il veut encore entreprendre sur l'honneur de ses Vassaux, en nous*

ôtant par force nos filles & nos femmes, afin de souiller de nôtre sang les Autels de ses Dieux, après avoir sacrifié ces infortunées victimes, à d'autres usages plus cruels & moins honnêtes.

Cortez tâcha de les consoler, & de les disposer à faire une étroite alliance avec luy. Comme il s'informoit de leurs forces, & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vid entrer deux ou trois Indiens fort effrayés, qui parlerent à l'oreille aux Caciques; ce qui les jeta dans un trouble si violent, qu'ils se leverent aussi-tôt, pâles & éperdus, & ils sortirent sans prendre congé, ni achever leur discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt, lorsqu'on vid passer par le quartier même des Espagnols, six Ministres de Motezuma, de cette espece de Commissaires ou Intendants qu'il envoioit par tout son Roïaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parez de plumes, & de joiaux d'or en pendants, sur des mantes de coton tres-propres & tres-fines, suivis d'un grand cortège de serviteurs, dont quelques-uns tenoient au-dessus d'eux des parasols de plumes, qu'ils remuoient suivant qu'il étoit nécessaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même-tems. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir, à la porte de son logis; & ces Indiens passerent sans luy faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émût la bile des Soldats; & ils l'auroient châtiée sur le champ, si le General ne les avoit retenus, se contentant alors d'envoier Marine, avec une escorte suffisante, afin qu'elle s'informat des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voie, que les Mexicains avoient établi le Siege de leur Audience en une des maisons de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes tres-aigres de leur insolence, pour avoir reçu dans leurs Villes une Nation étrangere, ennemie de leur Roi. Qu'afin d'expiër cette faute énorme, il leur commandoit de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiés aux Dieux.

Sur cet avis, Cortez envoia querir les deux Caciques par

quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lorsqu'ils furent arrivez, il leur fit croire qu'il avoit pénétré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystere, la proposition qu'il vouloit leur faire, en ces termes: *Qu'il sçavoit déjà la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain, sans qu'ils eussent commis aucun crime, mais seulement reçu & logé son armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations: & que pour luy, il ne souffriroit pas qu'on executât devant ses yeux, des commandemens qui donnoient tant d'horreur. Au contraire, qu'il leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces infames Ministres. Qu'il prenoit sur son compte, & sur la valeur de ses Soldats, la défense d'une action qu'ils entreprennent par son ordre.*

Les Caciques furent embarrassés. Ils refusoient de prendre part à cette execution, aiant le cœur & l'esprit abatus par l'habitude des souffrances, prêts à baiser les verges dont on les fouëtoit. Neanmoins, Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent desobeïr, & ils allerent se saisir des Ministres de Motezuma, avec extrême joie de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action. On leur donna une espece d'entraves ou de fers, dont ils se feroient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodés: car ils ferroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient à soulever à tous momens les épaules, contre la pesanteur du fardeau, afin de se donner la liberté de respirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque chose de fort plaisant. Ils protestoient de leur faire souffrir ce jour-là même, le supplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voiant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils pussent les sacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur eussent fait une grande grace.

Cortez s'assura des prisonniers, par un bon corps-de-garde de Soldats Espagnols, & revint à son logis. Il fit de longues reflexions sur les moyens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les protéger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obeï à ses ordres: car il ne vouloit pas rompre

rompre absolument avec Motezuma, ni perdre entierement sa confiance; mais seulement luy donner de la crainte & de la jalousie. Ce n'étoit pas une bonne voie pour arriver à ce but, que d'appuier de ses armes la delicatesse de quelques Vassaux mécontents de leur Prince, sans être provoqué par un nouvel outrage, & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement sans aucun pretexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la dernière importance, la necessité de maintenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être assisté en cas de besoin. Il jugea enfin, que le parti le plus sûr étoit de se ménager avec Motezuma, en se faisant un merite auprès de luy; & de suspendre les effets de cette rebellion, en luy faisant connoître, qu'au moins il luy rendroit le bon office, de n'appuier point les revoltez, & de ne point profiter de leur desobeïssance, jusqu'à ce qu'il s'y vît forcé. La conclusion de ses reflexions, qui luy déroberent quelques heures de sommeil, fut donc, d'ordonner sur le minuit, qu'on luy amenât deux des Ministres prisonniers, sans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils pussent luy attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dit: *Qu'il avoit dessein de les mettre en liberté: & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de sa main, qu'ils pouvoient assurer leur Prince, qu'il travailleroit au plutôt qu'il luy seroit possible, à luy envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques; & qu'il seroit tout ce qui seroit le plus avantageux à son service, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les réduire à son obeïssance: parce qu'il souhaitoit la paix, & qu'il vouloit meriter par son respect & par ses actions, toute la civilité qui luy étoit dûë, comme Ambassadeur & Ministre d'un tres-grand Prince.* Les Mexicains n'osoient se mettre en chemin, de crainte que les Caciques ne les fissent tuer, ou remettre en prison; & Cortez fut obligé de leur donner une escorte de Soldats, qui les conduisirent à la rade, où étoient ses vaisseaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un esquif hors des limites de la Province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le General, fort alarmez & affligez, de ce que deux de leurs prisonniers s'étoient échapez. A cette nouvelle, Cortez témoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la négligence des Indiens, &

prit cette occasion pour commander en presence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menez à la flotte. Il dit qu'il se chargeoit de les garder ; & ordonna aux Capitaines des vaisseaux, de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si révéré & si redoutable entre les Indiens, luy paroissoit tres-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mesures sur tout, soutenir le parti des revoltez, sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûe les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jeter ; sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se proposoit, avec le secret qui leur étoit necessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens, & leur ôter par la prevoiance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.

CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assûrer Cortez de leur obeïssance, & luy offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs alliez, se répandit bien tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabiflan donnerent des avis certains à leurs confederes, du bonheur dont ils jouïssent ; publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en possession d'une entiere-liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetrait jusqu'aux plus secretes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au-dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentez par la renommée, dont le langage sert toujours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Déjà on

disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivez à Quiabiflan, d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma : & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples, dont la veneration, fondée sur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entierement de la verité, en regardant comme envoiez du Ciel, des hommes qui, par un decret admirable de sa Providence, venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet, fut néanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoia, en faveur de leur bonne-foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols fit un si grand bruit, & le nom de liberté est si doux à ceux qui se croient opprimez, qu'en peu de jours on vîd à Quiabiflan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûe de Quiabiflan. Ces Indiens, appelez *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coutumes étoient bien differentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrêmement robustes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons Soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur obeïssance, & firent le serment de fidelité & d'hommage au Seigneur des Espagnols ; en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un Acte autentique reçu par le Greffier du Conseil. Herrera soutient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent alloit au-delà de cent mille ; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce País étant extrêmement peuplé d'hommes aisez à soulever contre Motezuma ; sur tout, ceux des montagnes, portez naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujettis à son Empire que depuis peu de tems.

Après cette espece de confederation, les Caciques se retirerent en leurs Provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce General se résolut de donner une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce tems-là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoy-